

VINGT DEGRÉS
SOUS LA PLUIE

ROBUSQUET

VINGT DEGRÉS
SOUS LA PLUIE



Illustration de la couverture et dessin: Stefan Djuradj
Illustration cartes, némorier, cosméon et calendrier: Robusquet
Illustration et conception du logo: Robusquet

Tout droits de traduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays. Toute reproduction d'un extrait
quelconque de ce livre, par procédé mécanique ou
électronique, y compris la microproduction
est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Vingt degrés sous la pluie,
Robusquet
© Copyright, 2018
Montréal, Québec

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN: 979-10-359-4601-2

Ce livre a été imprimé en France

À Léon-Pierre

I

La nuit approchait ou peut-être que je m'approchais d'elle, n'importe. Chose certaine, elle allait être longue, très longue. Je n'aurais jamais cru que la nuit pouvait durer aussi longtemps. L'enchevêtrement parfait des lois qui régissent les contraires et les paradoxes semble former la fibre même de ce qu'on nomme l'existence. Et ce soir-là, ce mystérieux treillis existentiel allait changer le cours de ma vie pour le meilleur et pour le pire. Après tout, je n'y pouvais rien: c'était malgré moi qu'il m'avait fait naître et malgré moi qu'il allait me faire mourir.

J'étais lieutenant du 5e Régiment d'artillerie légère du Canada de retour à Montréal, ma ville natale. Véronique, ma femme, complétait ses études pour devenir esthéticienne, mais son rêve était de rester au foyer pour y former le pays. Moi, je voulais qu'elle prît d'assaut le marché du travail quelques années, mais elle songeait à la possibilité d'ouvrir un salon de beauté chez nous, lui permettant, selon ce qu'elle en disait, d'avoir une meilleure maîtrise de son horaire et d'être plus près des enfants. L'idée m'inquiétait: un salon de beauté, fréquenté par de nombreuses belles jeunes femmes, annexé à ma résidence privée... disons que je me faisais peu confiance. De plus, nous étions sans enfants et encore indécis. Pour ne pas entailler une plaie dans la sensibilité concernant un sujet encore frais et flottant, j'avais dit à Véronique — et j'étais sincère — que j'y penserais de mon côté, sauf que j'étais loin d'en être même au début d'une sérieuse conversation avec moi-même là-dessus. Notre dernier différend au sujet de ma carrière et de mes longues périodes d'absence m'avait laissé furieux, et j'avais besoin de respirer. J'avais pris mes distances; un froid s'était installer entre nous. Pour la première fois de ma vie, l'idée du divorce m'effleurait l'esprit, mais

je l'avais chassée aussitôt, car le coeur me levait: Véronique m'avait coûté trop cher, trop de larmes et d'efforts. Elle m'avait enchanté dès l'adolescence et j'avais protégé notre amour précieusement depuis. À quoi bon faire carrière dans la sauvegarde de mon pays si je ne peux sauver mon mariage? La question me semblait aussi cruelle que la réalité, bien que les deux réalités me paraissent incompatibles. Je venais de sortir de table et marchais paisiblement dans la vieille ville quand soudainement une altercation est survenue entre sept individus à l'angle des rues Saint-Pierre et de la Commune. Ils se tenaient sous les arbres près de la voie ferrée qui croise la promenade du Vieux-Port. C'était difficile d'identifier leurs visages.

D'emblée, en m'approchant vite de la scène, je me suis senti obligé d'intervenir: l'un d'eux tentait de rassurer les autres qui étaient de plus en plus hostiles à son égard. Plus il se voulait convaincant, plus il attisait leur colère et ils l'avaient bientôt entouré. De fait, la querelle a dégénéré en rixe. L'homme harcelé, qui portait des verres fumés, s'est fait rosser. Dans le tollé, j'ai entendu l'un d'eux lui crier: « Tu nous as pris pour des cons, sale porc! Tu pensais qu'on n'allait pas découvrir ta ruse? connard de fils de pute! Ta bite sent le porc clandestin depuis des semaines. Va dire à tes flics d'embaucher un agent secret et non une garce! »

Malgré ma tentative de calmer les passions, j'ai dû m'engager avec force dans le conflit. La lumière était insuffisante pour qu'une empreinte détaillée des visages fût faite dans ma mémoire. De plus, quelques-uns portaient un foulard qui cachait une partie de leur face. Le Vieux Montréal était calme comme un cadavre. Il n'y brillait ni étoiles ni lune. C'était comme si le temps s'était arrêté, comme si le monde s'était vidé de ses habitants, et comme si seuls ces loubards étaient ce qu'il restait du mal dans l'univers.

Je passerais le restant de ma vie à me demander pourquoi j'étais là et pourquoi j'ai dû avoir un sens aussi élevé du devoir.

Ma formation militaire m'avait bien préparé au combat. Sans me vanter, je faisais l'envie de maint soldat. Après que j'en ai eu abattu trois, les autres, pris de panique et m'ayant identifié comme la menace, se sont éloignés de leur première cible pour se ruer sur moi. Ma musculature imposante et ma prouesse naturelle m'avaient longtemps servies pour intimider, mais aux yeux de ces coyotes nocturnes, endurcis ou motivés par je ne savais quel passé ou quel intérêt, je n'étais ni intimidant ni imbattable.

Du coin de l'oeil, j'ai cru voir l'homme aux verres fumés s'enfuir à toutes jambes, me laissant ainsi aux prises avec six affamés de violence, dont trois tenaient toujours contre moi. Leurs coups et leurs paroles contenaient autant de haine qu'en pouvait avoir une armée de mécréants; j'aurais dit des démons siégeant au fond de chars d'assaut charnels, se mouvant et blasphémant pour ne rien dire ni accomplir de bon. J'étais seul contre six bêtes féroces qui voulaient ma peau. Nous étions sept inconnus à lutter les uns contre les autres dans le lourd silence d'une soirée de juin. Ils me frappaient parce que j'avais sauvé leur proie, et je les frappais parce que je ne devais pas devenir la leur. Mon hardiesse et ma veine de bon samaritain allaient me trahir comme Judas. Mais en peu de temps ils sont venus à bout de mes forces et je suis tombé de fatigue, le nez ensanglanté, les côtes brisées, le tronc couvert d'ecchymoses et la nuque en feu. Les coups ont continué; je ne sentais plus mes jambes; ma tête avait reçu plusieurs coups et lésions; peu à peu ma vision s'embrouillait. Étonnement, les sirènes de police semblaient répondre à mon cri. Quelqu'un quelque part l'avait signalée. L'homme aux verres fumés s'était-il enfui dans ce but? Peut-être un résident alerte et témoin caché de la scène? Je ne pouvais que l'espérer. L'ironie du sort peut-être? L'armée avait sauvé la police, mais la police allait-elle sauver l'armée? Avec une

vision floue, j'ai vu les silhouettes de mes assaillants se remuer et s'agiter devant moi; ensuite un bâton se faire brandir en tranchant l'air, puis plus rien. Échec et batte.

Je me suis réveillé devant une horloge noire aux chiffres blancs qui marquait trois heures. Était-ce quinze ou trois heures? Impossible pour moi de le savoir. Étrangement, la lumière des néons de l'hôpital n'aveuglait pas mes yeux qui s'étaient pourtant habitués à la noirceur. Autour de moi, une équipe médicale diligente, comme l'avaient été certains de mes assaillants, à savoir diligents, cautérisait mes plaies nombreuses. Des mains blanches gantées, tachées de mon sang, contrastaient avec les masques blancs moulés sous des yeux amandes éveillés, lucides et bienveillants. Mon regard s'est arrêté sur mon talon droit qui avait été écharpé en profondeur. Je ne me souvenais pas d'y avoir été blessé. Lequel de mes assaillants savait que c'était mon point vulnérable? Était-ce un simple hasard? Il me semblait que oui, car aucun poison n'avait pénétré le flux sanguin. Plus surprenant était ma position; j'étais à la fois couché sur une table d'opération et debout à côté de moi-même.

Mon coeur avait cessé de battre et l'on tentait de me réanimer. À vrai dire, j'étais sous le choc! J'étais entouré de religieuses blanches et asiatiques; le chirurgien en chef était noir. L'équipe de nuit était radieuse; leur patience et leur énergie exemplaires. Il y avaient quelques minutes à peine que des étrangers tentaient de me tuer, maintenant d'autres tentaient de me sauver. Il m'a fallu je ne sais combien de temps avant de m'en apercevoir parce que le temps me semblait inexistant... ou peut-être, comme mon coeur, le temps s'était arrêté.

J'étais debout, parfaitement éveillé, comme une autre matière dans la matière. Je voyais tout, j'entendais tout et, sans savoir pourquoi, j'ai marché à travers la table d'opération pour me retrouver aussitôt à l'extérieur de la salle. J'ai traversé le mur! J'étais mort! Je l'avais compris, mais je ne l'acceptais pas. Tout était limpide: les murs, les infirmières, le chirurgien, les néons, mes sens, ma mémoire, tout m'a paru plus réel, plus vivant. C'est difficile à décrire. Je me suis promené dans le couloir jusqu'à la salle d'attente et c'est là où ma longue nuit a commencé. Véronique était assise aux côtés de l'homme que j'avais sauvé de mon sort. Pendant sa fuite, il avait appelé des renforts et les ambulanciers. Nous étions quittes ou presque. Je veux dire par cela que l'armée avait sauvé la police et la police l'armée. Je subissais le châtement de l'homme que j'avais sauvé! Ma stupéfaction a provoqué en moi un torrent d'émotions que j'ai très mal étouffées. Ce n'était nul autre que l'agent Hector Méril, un mort-vivant qui rôdait dans la morgue de ma mémoire depuis l'adolescence. Le seul homme au monde que je ne voulais ni revoir ni ravoïr dans les parages de ma quiétude. Sans me prendre pour le Christ, disons que, par faible comparaison, ma mort venait de libérer Barabbas!

À sa vue, je me suis demandé si je n'allais pas mourir deux fois la même nuit. Si l'on remonte le temps un peu, au sortir du lycée, Hector Méril était le copain de Véronique. Elle avait pour lui une admiration certaine, un intérêt amoureux, mais rien qui pouvait l'embraser ni les mener vers une relation plus engagée. C'était ce dont je voulais me convaincre à l'époque parce que j'avais mes yeux sur elle. Et la douleur que j'ai vécue de ne pas la faire mienne avait été vive: j'en aurais longtemps souffert si je ne l'avais pas conquise. À ce que j'en pouvais conclure, les sentiments que ma femme avait eus pour lui étaient toujours ambigus. Elle cultivait un amour sincère pour moi, mais Hector eût été son

deuxième choix s'il m'était arrivé quelque infortune. Le serpent du passé venait-il d'écharper mon talon? À ce moment-là, en voyant Hector glisser son bras autour de ma Véronique dans le but de la consoler, je me suis promis de ne pas mourir. J'avais sauvé la vie du sourcier de mes cauchemars souterrains; il n'allait pas me les faire revivre. Je pensais cela bien sûr avec toute l'humilité du monde; je n'avais aucune idée de ce qui allait advenir de ma situation.

Soudain, l'idée m'est venue, j'ai regretté mon geste héroïque. Je venais de livrer ma femme entre les griffes d'un fauve. Les souvenirs de notre adolescence et ses angoisses me sont revenus. Une légère vague d'amertume. Je voulais retourner à mon corps, quitter la table d'opération, pétrir l'égo de MÉRIL et le voir souffrir en me remerciant de l'avoir sauvé, embrasser passionnément ma femme devant lui en la serrant contre moi, et m'en aller avec elle. C'était enfantin, je sais. MÉRIL avait ce je-ne-sais-quoi de sauvage qui l'impressionnait, qui la rendait joueuse et insouciante; mais c'est avec moi qu'elle se sent femme; elle me l'a dit souvent et ne tirait aucun avantage à me mentir. De nature, Véronique était influençable, docile et serviable. Ce sont des qualités quand un général cherche un soldat, mais c'est une faille à surveiller dans le fort d'un couple quand on sait l'autre exposée à l'influence d'un rival. Alors, dans l'incertitude et l'attente, elle pleurait les larmes d'une épouse terrassée. Ma colère et ma crainte m'ont aidé à retener les miennes.

La question se posait sans réfléchir: comment avait-elle pu savoir que j'étais hospitalisé? d'une manière aussi rapide... Hector l'avait-il contactée? Comment savait-il qu'elle était à Montréal? Se parlaient-ils en secret depuis un certain temps? Non, non... c'était sans doute une infirmière qui l'avait appelée. Mais cet homme était imprévisible, habile et déterminé. Peut-être avait-il

changé depuis l'adolescence? Non, un lionceau ne fait que devenir un lion. La prudence, peut-être même la méfiance, n'était donc exagérée. Hector lui faisait les yeux doux; j'enrageais. Il s'immisçait déjà dans son âme. Il avait déjà tiré sur la mienne. En la prenant dans ses bras pour la consoler il a posé la main sur sa tête blonde et l'a glissée jusqu'aux lombes. Après qu'il eut mis la tête sur l'épaule de ma belle, j'ai pu observer dans ses yeux soit la joie innocente de la revoir soit l'espoir tordu de me la reprendre, ou les deux. Je faisais confiance à Véronique. Je me méfiais d'Hector. Mais peu à peu, comme une veuve docile et vulnérable, elle tomberait sous ses griffes. Cette pensée me causait beaucoup de chagrin, et j'ai senti toute ma faiblesse et la cloison de mon silence. Le passé est comme un chien qui nous met sa laisse au cou: à moins de savoir le dompter, c'est lui qui nous sort, qui nous promène, qui nous mord, qui nous malmène, qui nous flatte et qui jappe — cruauté portative!

La salle d'attente s'est transformée en morgue. C'était comme si je sentais la présence de tous les gens qui étaient morts ici; d'étranges présences habitaient l'endroit. Étais-je vraiment un héros pour avoir sauvé la vie de cet homme? Je l'avoue, devant cette scène pénible, j'ai remis en cause l'honnêteté derrière mon geste héroïque. L'aurais-je secouru si j'avais su que c'était MÉRIL? J'ai affronté la réponse; elle m'a glacé le sang. J'étais un lieutenant de l'armée canadienne! Une vie, c'est une vie ! Je suis devenu soldat pour défendre mon pays, à savoir une vaste foule d'inconnus qui se titrent sous le même nom. Je n'étais ni patriotique ni anti-patriotique. J'étais né dans ce pays, c'était le mien et j'en défendais les étrangers comme les ruraux. Une vie pour des vies. C'était la seule façon pour moi de comprendre et de justifier mon

sacrifice. Toutefois, rentré dans la sphère du personnel, tout semblait changer pour le pire; car celui qui tenait ma femme, n'était-il mon pays lui aussi? Je l'ai défendu, mon devoir n'était-il pas accompli? Mais la vie m'esquissait un sourire vicieux, cruel, ironique et peut-être même fatal. Je n'aurais pas sauvé Hector Méril si j'avais su que c'était lui. Je m'en confesse. Je ne suis pas fier de ma fierté. J'ai même honte de ma honte! Quel imbécile m'en ferait le reproche? sans doute un imbécile stupide. On peut dire que je crachais sur la feuille d'érable et le lys!

Je venais de traverser un mur, mais je ne pouvais ni savais me faire entendre! J'étais devenu aussi muet qu'un songe, ou qu'un saule pleureur en titane. En m'approchant de Véronique, j'ai traversé une table recouverte de revues mondaines et de fleurs en plastiques semi poussièreuses qui faisaient semblant d'être en vie. Soudain, une infirmière blonde et ronde âgée d'environ vingt-cinq ans — deux ans de moins que ma femme — s'est arrêtée devant elle. Je n'ai pas vu son visage, mais elle n'était pas religieuse. Véronique lui a dit : « Merci, Aurore, de m'avoir appelée aussitôt qu'il a été admis. J'aurais été inquiète toute la nuit. Il en a pour combien de temps? »

J'avais donc eu raison de soupçonner l'appel d'une infirmière; je m'en félicitais. Toutefois, cette dernière question m'a pincé le coeur. C'était plus fort que moi. « Combien de temps? » Véronique! mais quelle question! Ma femme voulait qu'une infirmière s'improvisât prophète. Si les yeux céladon d'Hector se sont allumés comme des phares de sécurité, le regard de ma femme révélait une douloureuse mendicité: celle d'une femme en quête d'espoir. Mais il n'y avait aucune réponse à cette question bizarre, commune et inévitable. Je ne savais qu'en penser.

La présence d'Hector m'embrumait l'esprit, m'angoissait et m'énervait à la fois. Je n'aurais pas dû quitter mon corps: le retrouver là me tuait deux fois.

Les couloirs de l'hôpital étaient vides. Un homme, qui gémissait au loin dans sa chambre, brisait le silence de la nuit. Des odeurs d'excréments et d'eau de javel planaient dans l'air, et, derrière moi, le faible son d'un tambour. M'ayant placé face à ma Véronique, j'ai cherché son regard bleu. Moi aussi j'avais besoin de réconfort et de consolation, même si je n'osais jamais le montrer. Bien qu'elle ne me vît pas, elle ressentait ma présence. Je l'ai compris par le mouvement de ses yeux et le changement de son attitude: elle m'a fait un sourire inquiet en fixant mon visage dans le vide. C'était peut-être une perception que je souhaitais conforme à la réalité. Puis, Hector lui a dit de sa voix de baryton: « Après les blessures qu'il a reçues au crâne et au tronc, il faut espérer un prompt rétablissement, mais son combat sera des plus difficiles. Je suis là pour toi, Véronique, si tu as besoin de moi. » Cette phrase n'a rendu ma lutte que plus difficile et agressive. Cette phrase a été le point de clivage et de non-retour. Ce n'était pas une question qu'Hector lui posait, mais une insidieuse proposition qu'il implantait dans sa tête pour en savourer plus tard le prix.

Je ne pouvais prédire mon temps d'hospitalisation, mais je pouvais deviner les intentions d'Hector. Il n'allait pas laisser passer l'opportunité de séduire Véronique à nouveau. C'était dans l'espoir de ma guérison que reposait l'avenir de notre union ; — et parfois l'espoir ne tient qu'à un mot !

Soudain le bruit du tambour. Provenant de la chambre d'opération, un bruit troublant, comme une alarme ou un glas... ou un battement de coeur, a augmenté de plus en plus au point que j'ai cherché naïvement pour voir si les autres l'entendaient aussi; et, c'est là que j'ai vu les lèvres parfaites de ma femme prononcer les

derniers mots d'espoir que j'allais entendre avant la nuit: « Achille, reste avec moi, je t'aime! » Elle avait ressenti ma présence, oui c'est sûr! Elle m'avait parlé comme si j'avais été devant elle, calvince! Puis, la salle d'attente s'est évaporée devant moi pour le céder à un tunnel sombre, mal éclairé par une lumière blanche, pure mais lointaine. Étrangement, elle s'est approchée de moi à une vitesse fulgurante, ou c'est moi qui me suis approché d'elle, n'importe — je baignais dans une lumière vivante! D'où venait-elle? Cette lumière n'était ni comme celle du soleil ni comme celle des néons: elle existait! elle pensait! et elle m'aimait! Je n'avais rien vu ni senti de pareil en trente-cinq ans de vie.

Du centre brûlant où semblait émaner toute vie, un être est apparu en silence. Il était trop lumineux pour que je m'en fisse une image précise. Sans me dire mot, il m'a fait comprendre que je ne pouvais le suivre ni regarder son visage, car les autres avaient encore besoin de moi, et que je n'étais prêt à les quitter. La douceur et la bonté de sa présence étaient surhumaines, ou devrais-je dire qu'elles étaient parfaitement humaines au point que, trop habitué à la froideur du monde, je les ai perçues comme telles. Je n'aurais jamais pu imaginer une scène et encore moins sentir une chose pareille. Mais cet incident trop bref et trop bon a été interrompu par le bruit toujours plus fort, toujours plus près, toujours plus... moi. J'ai été aspiré dans mon corps, sans résistance; mon coeur s'est remis à battre, et la nuit a commencé, une longue, longue nuit.

Je n'écris pas ma vie pour faire la morale. Ce récit n'est qu'un fruit trop mûr qui est resté trop longtemps caché dans un arbre secret que j'aurais aimé garder pour moi. Mais on se lasse de re-

mâcher son passé; mieux vaut le partager. Ainsi se sont déroulés mes jours: au milieu et meilleur de ma trentaine, fort de tête, de corps et de santé, moi, Achille Samson, me suis retrouvé paralysé, muet et aveugle, couché dans un lit d'hôpital avec rien d'autre comme sens fonctionnels que l'ouï et l'odorat. Mes yeux fixaient le vide sans bouger; mes membres, sans vigueur, se pratiquaient à mourir. J'ai vite compris que cet état allait être ma vie pour un temps indéterminé, comme une longue nuit d'arctique sans l'espoir du printemps. Incapable de bouger moindrement les doigts, de parler, de siffler, de remuer les narines ou même de cligner des yeux; aucun code, aucun moyen de communication possible. En somme, j'étais un mort-vivant alité en attente d'un cercueil, d'une momification ou d'un miracle.

Ce n'était pas ce que j'avais envisagé pour ma vie. Le pire, pour parler librement, ce n'était pas la paralysie elle-même — quoique j'en souffrisse autant — le pire était de me savoir impuissant et incapable d'empêcher MÉRIL de fréquenter ma femme. Un trésor est toujours plus précieux quand il nous a coûté quelque peine. Et quel homme amoureux peut tolérer la seule idée de perdre celle qu'il aime plus que sa propre vie? L'angoisse et la rage ne suffisaient pas à délier mon corps. J'étais un cri muet, un ouragan de fureur sur une planète lointaine, un tigre affamé qu'on venait d'encager par peur de le nourrir. La dernière scène de la salle d'attente à l'urgence fustigeait mon imagination et ranimait les monstres jusqu'alors apaisés de mes souvenirs. Tout me revenait au compte goutte. On me croyait mort, j'étais lucide; on me croyait mort, j'entendais tout; on me croyait mort, je voulais vivre.

Ma volonté se purgeait de sa force et de son autonomie. Peu à peu, couché dans le noir et envahi par les bruits de l'hôpital, des gémissements sourds et des râlements d'un vieil homme en fin de vie dans ma chambre, je sombrais dans le seul tunnel qu'il me

restait: mon imagination. Même au bout de ce tunnel, je peinais à y retrouver la lumière. Allais-je maintenir un équilibre mental? Si oui, comment et pour combien de temps? Si je le perdais, pourrais-je le retrouver? Si oui, comment? La peur d'être un fou enfermé dans l'asile de son propre corps s'est vite ajouté à celle de perdre ma femme aux mains d'Hector. Ces deux peurs étaient légitimes, et je n'y voyais aucune issue sans changement de vie. Quand j'avais mes yeux, le temps se mesurait en aiguilles; je le voyais, le calculais; une fois éteint, mon oeil s'est perdu comme un enfant la nuit, et le temps n'était plus qu'un sentiment d'exister sans vivre.

Je cherchais à combler le vide que mes peurs creusaient, tous les jours, de plus en plus. C'était comme un gouffre dans une haute montagne. Je repérais la tombée de la nuit par le silence des couloirs et le ronflement du vieil homme dans ma chambre. Les conversations occasionnelles et passagères des rares visiteurs étaient devenues l'étrange divertissement de ma réclusion. Je me sentais comme une victime du choléra qu'on aurait enterrée vivante par erreur après l'avoir trop droguée à l'opium. Faute de conversation, je me suis mis à donner des couleurs aux bruits et aux odeurs. Ce qui restait de mes souvenirs colorés me servait de palette, et les sons, tels des pinceaux, à peindre des esquisses rapides sur un tableau noir. C'était le petit-fils du vieil homme qui m'avait glissé cette idée à l'oreille. Son intuition ou sa naïveté lui avait fait croire que je pouvais l'entendre. « Si tu peins des images sur un tableau dans ta tête, elles seront vivantes », m'avait-il dit. Après un certain temps, le vieil homme a trépassé, vidant la chambre du signe sonore de la nuit qu'avait été son ronflement; puis, le garçon thérapeute révolutionnaire sans trophées ni diplômes n'est plus jamais revenu. Avec une simple phrase, une idée si propre à l'enfance, il avait sauvé la vie intérieure d'un lieutenant dans la force de l'âge.

Je me suis mis à peindre alors.

Les infirmiers m'ont changé de lit, un jour comme un autre ou peut-être une nuit comme une autre, n'importe. J'ai été déplacé, c'est ce qui compte, tout près d'une fenêtre que l'infirmière Aurore, avec sa délicatesse — qui allait être habituelle — ouvrirait à l'occasion pour que je respire l'air frais de la ville. Exposé aux odeurs trainées par les vents, je me suis mis à peindre, dans un coin imaginé de ma chambre, une usine en béton maculée de graffitis. Cette fenêtre inconnue est devenue celle de l'usine. J'ai même sculpté un saule pleureur en titane à ses pieds; un grand saule avec des feuilles parfumées à la sauge et à la myrrhe. L'odeur me plaisait. La rareté d'un tel arbre devait se célébrer. Il me rappelait celui au chalet de mes parents. Puis en fouillant dans mon sac à souvenirs, j'ai ramené les collègues de ma classe de douzième année au secondaire. Je ne sais pas pourquoi. Ils sont apparus naturellement, tous en sourires et festifs, autour du saule. Ce souvenir m'avait ramené Véronique à l'âge de ses dix-sept ans. Je la revoyais comme si c'était hier: jeune, blonde, pleine de rêves, généreuse et armée d'un sourire magnétique. Son sourire, calvince! ah son sourire! Elle m'avait tué vivant avec ce sourire-là. Elle ne manquait pas d'admirateurs. De la revoir danser avec ses amies sous les strobes du grand balcon arrière chez Faron Merme — qu'on nommait Pyme, un ami fidèle — mitigeait un peu ma colère. J'ai eu un vif plaisir à me re-souvenir de cette soirée culte.

C'était l'époque où MÉRIL s'était mis à séduire VÉRONIQUE. S'il rôdait autour d'elle, il s'y prenait discrètement, avec tout le droit du monde aux conquêtes amoureuses; mais le lionceau ne savait pas que j'avais ciblé la belle avant lui. Tout me laissait pressentir qu'elle était dans sa mire aussi.

Ce soir-là, je devais entrer dans le cœur de cette adolescente désirée, y laisser mon empreinte, marquer mon territoire et faire danser sa féminité. Je devais le faire avant MÉRIL, chez Pyme, sans hésitation aucune.

Cette chose qu'on nomme le destin, j'y avais déjà réfléchi à cet âge. Quelques fois, j'ai cru que c'était un mot qu'on utilisait pour excuser notre incompréhension de la vie, peut-être par humilité, peut-être par orgueil ou même, je dirais par ignorance, n'importe; c'est un mot qu'on a inventé pour justifier l'impromptu des événements, pour panser la constante humiliation devant notre manque de maîtrise de la vie. C'était ce mot-bandage que je m'étais appliqué, ce soir-là, chez Pyme.

Véronique avait dansé avec MÉRIL une de ces danses lentes, presque lascive, une danse fausse et innocente, celle de deux corps timides en quête de l'un l'autre, sans se vouloir encore. Le jeune homme avait profité de l'étreinte pour lui chuchoter une phrase à l'oreille. Sur le coup, VÉRONIQUE s'était mise à chercher quelqu'un sur le balcon. Ne l'ayant pas trouvé, elle continua de danser, les mains sur les épaules de MÉRIL et la tête à peine appuyée contre sa tempe. La rivalité modifiait le comportement de mon œil; je le suivais subtilement. Elle semblait avoir été flattée voire amusée par ce qu'il lui avait dit. C'était normal, Hector avait des atouts pour lui plaire: issu d'une famille aisée, beau garçon bien fait, capitaine de l'équipe de soccer, habile de parole et assez populaire. Que puis-je en dire davantage? L'amour et l'attrait à l'adolescence ont leurs critères incontournables.

Véronique n'allait tout de même pas ignorer les avances d'un jeune fauve bien entouré. Toutefois, ce lionceau ne pouvait cacher son inclination naturelle pour les compagnes nombreuses.

Coïncidence? Il coiffait ses cheveux châains ébouriffés jusqu'aux épaules; c'était une vraie crinière majestueuse. Véronique s'en était peut-être inquiétée à l'époque, fidèle comme elle est. L'idée même d'être partagée avec d'autres allait à l'encontre de son idéal et de sa vertu. Cependant, je voyais qu'elle en était charmée. Si Hector était un peu volage et superficiel, il était habile, ambitieux et fonceur. Perdre agressait sa fibre. Dominer, conquérir, écraser son rival pour briller, s'imposer sans malice pour mieux paraître, croire pour ne pas stagner, voilà toute sa trempe. J'admirais sa noblesse, mais je détestais son obsession de la victoire. On aimait sa courtoisie. Parfois il éloignait les gens par son arrogance, mais son éducation lui avait inculqué un certain sens de supériorité. Au début, je n'avais eu aucune raison de le craindre et encore moins de le haïr, mais les yeux s'habituent à la lumière.

Hector Méril n'ignorait pas qui j'étais, mais son cercle d'amis ne pouvait être le mien. C'était normal, je ne vivais pas dans la savane de son territoire mal défini, mais dans ma jungle. J'étais le tigre sans pitié, introverti et caché sous le feuillage ombreux, même si l'on me surnommait le Frelon. C'était en raison de ma passion particulière. Plusieurs fois médaillé en escrime, un sport aussi populaire et « cool » auprès des jeunes que la poésie de Villon — je fais dans l'ironie — j'optais plus souvent pour le silence que la parole, ce qui m'auréolait d'un pouvoir de séduction que je n'aurais jamais découvert sans l'aveu de Véronique. La cote de ma popularité auprès des filles était aussi enviable qu'un fusil C7A2 pour un soldat de Tecumseh. Je fais encore dans l'ironie. À

vrai dire, je n'étais ni le bouc invisible ni le brasse-cœur des gaminnes pomponnées.

N'importe, car en fin de soirée, après que plusieurs de nos amis s'étaient retirés, je sirotais une bière avec Pyme, dans un coin du balcon lorsque Véronique s'est assise à ma droite. Il s'en est fallu peu qu'on s'entendît aisément, mais Pyme savait déjà quels sentiments étaient les miens. Il observait la scène sans trop intervenir pour nous laisser tout le temps. Puis, nous avons danser notre première danse elle et moi, au pic de notre adolescence, là, sur le balcon de Pyme, l'éternel célibataire. Je me souviens du parfum qu'elle portait comme si c'était hier; le passage de ses cheveux sur mon visage et la forme de ses hanches dans mes mains. J'ai-
mais follement le sourire et le bassin de cette fille. C'était à mon tour de lui chuchoter à l'oreille pendant qu'on dansait. Je n'étais ni trop confiant ni même nerveux. Je tenais l'oreille de ma proie contre ma bouche et ses hanches dans mes griffes. C'est alors que j'ai rugi doucement ces mots : «T'es presque mignonne et je suis presque pas con ». Surprise, elle m'a regardé en silence. J'ai fixé ses yeux dans les miens, en souriant. Elle m'a rendu un sourire inoubliable, et j'ai pris son numéro, là, sur la piste. Méril venait de perdre. En fait, c'est ce que j'avais cru à l'époque.

Véronique a été orpheline dès l'enfance. Pendant leurs vacances à bord d'un bateau de croisière aux Antilles, ses parents avaient péri dans un naufrage, la laissant avec sa soeur cadette, morte à dix ans de la leucémie. Elle a vécu avec sa grand-mère qui l'a élevée. Vers la fin de la soirée, il s'était mis à dracher; des balles aqueuses tombaient du ciel et trouaient le sol sous nos yeux. La pluie d'un ciel enragé m'a toujours excité. C'est une mitrailleuse naturelle qui crible une terre assoiffée sans le moindre souci pour

l'inconfort des êtres qu'elle gêne; un cadeau violent qui change parfois leur « destin ». Devant l'inquiétude qu'elle avait de faire venir sa grand-mère, qui devait la prendre en voiture à la fête, je lui avais proposé de l'emmener chez elle, ce soir-là. Je ne m'étais pas fait insistant devant son hésitation, mais elle avait fini par accepter. J'avais dû la rassurer que je ne conduisais pas comme Hector Méril, quoique je n'eusse eu aucune idée de sa conduite. Je voulais seulement qu'elle eût en tête que j'étais meilleur que lui. Faux pas: je venais d'allumer sa curiosité. Il aurait été préférable que je me tusse.

J'allais bientôt savoir où elle habitait. Juste avant de partir, elle m'avait indiqué quelle route je devais prendre, et au bout de dix minutes en chemin, soit la moitié du temps requis pour faire le trajet, j'avais déjà garé la voiture en insistant que la chaussée, trop glissante, posait un réel danger. L'excuse était une demie vérité. Nous étions ensemble, à mi-chemin de chez elle, dans une intimité sans complexe et sans méfiance.

Pendant plus d'une heure, nous nous sommes ouverts l'un à l'autre, nous révélant le peu de vécu et le tout important de nos vies d'adolescents. Indéniable était l'attrait mutuel; inévitable était la suite. C'était un soir de mai, le 12, le jour de mon anniversaire. Ce soir-là s'est gravé dans ma mémoire un souvenir que je n'oublierais jamais, un souvenir qui m'a fait croire à la possibilité du destin; qu'il y avait peut-être une route préparée d'avance pour chaque être. Même à ce jour, malgré mon indécision, je reviens à ce soir-là et je doute vraiment du hasard aveugle. Il faisait vingt-degrés sous la pluie. Je me suis penché vers celle qui avait ravi mon coeur encore jeune et facilement impressionnable, et sans la moindre hésitation de sa part, nous nous sommes embrassés. Nos coeurs avaient précédés nos lèvres.

C'était notre premier baiser; timide au départ, mais langoureux et gauche par la suite.

La joie d’embrasser une telle bouche, d’être admiré de tels yeux, et de sentir que le rêve entraînait dans la réalité avec un doigt d’honneur levé ferme et haut à toute la haine dans le monde. Calvince! que j’aimais cette fille. Calvince! et c’est moi qu’elle embrassait? Moi, l’escrimeur ombreux d’une école qui lui offrait l’embarras du choix...

Le baiser n’avait pas duré assez longtemps; il aurait fallu qu’il soit éternel. C’en était fait de moi: le goût de ses lèvres n’allaient jamais quitter ma bouche. Son regard n’allait jamais s’effacer de ma mémoire. Son toucher venait de graver son nom dans mon cœur tout frais et simple. Un seul nom dans le monde féminin allait porter la résonance de l’amour: Véronique. C’était l’adolescence, oui.

C’était l’amour qui se voulait adulte en frétilant encore de la fébrilité de l’enfance.

Une fois qu’elle avait été entrée chez elle, un inquiétant sentiment indescriptible m’avait pris d’assaut. La pluie avait cessé sa mitraille et le crépuscule était avancé. Je suis alors entré chez moi, ravi et rongé. Ce n’était pas que le doute me rongait — trop difficile à dire — c’était l’intuition qu’un germe venait d’être aperçu, mais que je n’en verrais pas la croissance sur le champ. Et comme de fait, quelques mois suivant ce baiser, la grand-mère de Véronique traversait la frontière qui sépare les vivants et les morts. Cette femme avait été son seul véritable soutien familial jusque là, et sa perte laissait dans sa vie un vide — sans exagération — un vide émotionnel et une crise psychologique d’envergure. Véronique était seule au monde. J’étais déjà entré dans l’armée à cette heure-là, et quelques semaines avant ce drame, j’avais été appelé à Valcartier, formation obligeait. Je devais laisser Véronique dans cet état, malgré moi, sans être à ses côtés, sans pouvoir la soutenir par ma présence physique. Nous venions tous de quitter l’école

secondaire et la vie adulte étalait ses nombreux choix aux yeux de nos aspirations.

Seule face à la vie, en deuil, vulnérable, apeurée, sans argent, jeune et en quête d'elle-même, Véronique avait ouvert la première porte que la vie lui offrait. Le bar *Intra-Vénus* était connu pour ses danses lascives et ses spectacles érotiques. En peu de temps, Véronique y couvrait à peine son sexe de billets de vingt et de cinquante en se déhanchant au plus grand plaisir des cols bleus et blancs de la ville. Son loyer se payait au prix de son cul. Son estomac s'emplissait au prix de son sexe. Je refusais de la juger, je voulais juste l'aimer. Elle n'avait rien d'une fille intellectuelle portée sur l'épistolaire. Elle n'avait pas brillé à l'école ni décroché des bourses d'études ou des prix. C'était une fille qui travaillait fort, avec le coeur sur la main. Elle était surtout présente à l'autre. C'est ce qui me rassurait quant à la qualité de sa personne. Je croyais que c'était toujours dangereux d'aimer une « déesse » à qui manqueraient ces qualités. Je me disais que ces femmes pouvaient être comme une sorte de bombe à retardement fixée à ton sexe, à ton égo, à ton porte-monnaie, à ton insu. Tôt ou tard, quand tu ne t'y attends pas, elles explosent et tes couilles pètent en copeaux.

Quelle n'a pas été ma surprise plus tard en apprenant qu'un dénommé Hector Méril, celui-là même avec lequel j'avais étudié, s'était mis à l'emploi de son père, propriétaire de l'*Intra-Vénus*, pour y recruter des danseuses.

Véronique avait commencé à fréquenter Méril, sans trop d'engagement. Il s'était même gentiment invité aux obsèques de la grand-mère pour accompagner Véronique dans le deuil, sachant qu'elle était orpheline; ce geste avait sans doute pincer une corde

sensible chez elle. Et moi, où étais-je à cette heure critique? en formation pour devenir de la chair à canon. Je fus formé avec ardeur et dévouement pour apprendre à tuer ou à me faire tuer.

Il me restait à comprendre pourquoi Véronique ne répondait ni à mes lettres ni à mes appels. Sa grand-mère, soucieuse du bonheur de sa petite-fille qui avait déjà beaucoup souffert de la perte de sa soeur et de ses parents, craignait comme l'enfer qu'elle épousât un soldat. Du jour au lendemain, je pouvais disparaître dans le fond d'une jungle, déchiqueté par une rafale de grenades. La bonne vieille dame était irréprochable dans sa prudence. Plus tard, la dame allait changer le numéro de téléphone pour que je ne puisse plus rejoindre sa petite-fille. Mais le soir pluvieux de mon anniversaire, envoûté par la joie d'embrasser Véronique, je n'aurais jamais voulu admettre la menace que ma profession imposait à notre amour naissant. La mort guète en silence, tous les jours, tous les métiers. Comme Véronique, je ne voulais ni m'en soucier ni me l'admettre. Elle avait cru tout au long de ma formation que je l'avais oubliée, que notre idylle estivale n'aboutirait à rien de plus qu'un beau souvenir d'adolescence. Et cette pensée m'a fait rougir et rugir d'une colère noire. J'en retenais mes pleurs.

Ménil, fort de l'expérience de son père, et de sa propre habileté, logeait gratuitement ses filles, leur donnait un nouveau nom et une vie de luxe assez confortable. En d'autres mots, je n'aurais jamais pu retrouver celle qui me hantait sans cesse.

Quelques années après ma formation, j'ai été transféré à Montréal, vu que je connaissais la ville, pour y travailler comme instructeur des opérations en zone urbaine. Le travail était prenant et les études continuelles. Un soir, après une journée bien chargée, je me promenais pour prendre l'air lorsque mon oeil a été saisi par